

11

LA DURÉE DU TRAJET

— Combien de temps mettez-vous pour écrire un livre ?

Nouvelle question qui tue. Généralement, elle suit : « Qu'est-ce qui vous a poussé à devenir... ».

« Bon ! tu te dis en voyant les listes qui t'attendent bien à plat sur les tables. D'accord, ils me font la totale ! »

Et, comme tu les sens encore frais, après ta longue première réponse qu'ils ont l'air d'avoir assez bien digérée, tu prends une bonne bouffée d'oxygène et tu armes ta prochaine rafale, en demandant à ton tour.

— Comment calcule-t-on la durée d'un trajet, au juste ?

Ils sourient. Répondre en questionnant, ils commencent à connaître ton procédé. Mais ils n'ont plus l'habitude des trains qui se croisent – partis à la même heure ou décalés –, et ils sont un peu décontenancés. Alors, tu la joues quotidien et tu modifies un poil ta question.

— Vous mettez combien de temps pour venir à l'école ?

Là, évidemment, les réponses jaillissent.

— Comment avez-vous trouvé ? enchaînes-tu illico, pour battre le fer pendant qu'il est chaud et les enfants encore malléables.

— Ben !... En regardant nos montres.

— À quel moment ?

— Ben, en arrivant.

— Pas suffisant !

— En partant de la maison, aussi ! précise un autre. Sinon on peut pas faire la soustraction.

Là, tu te retiens de faire une allusion aux opérations sur les nombres complexes, qui ne sont plus, avec les montres à lecture directe, ce qu'elles étaient au temps des aiguilles , tu échanges un rapide signe de connivence avec la maîtresse, et tu poursuis, en t'autorisant au passage une précision utile :

— Au fait, l'heure à laquelle on quitte sa maison, on l'appelle comment ?

— L'heure de départ ! Et l'heure d'arrivée, quand on arrive ! glisse tranquillement une futée qui a bien compris ton petit jeu.

— Génial, vous êtes très doués ! admires-tu, pour enchaîner aussitôt : Alors, comment calcule-t-on la durée d'écriture d'un livre ?

— En regardant sa montre ! répond inévitablement au

moins un des enfants.

Les trois quarts de la classe se marrent, pendant que le dernier quart se rue comme si tu allais offrir un cornet de frites au vainqueur :

— Ah oui, je sais ! Vous notez quand vous commencez, sur un carnet, mardi 10 avril, mettons... et pareil quand vous avez fini : mercredi 11 avril, ou jeudi, ou dimanche...

— Ben non, il travaille pas le dimanche...

— Et même, faut plus longtemps que ça, pour faire tout un livre...

Tout cela a été dit, repris, complété, avec précision et vivacité, comme dans une fugue polyphonique du seizième siècle, que tu t'empresses d'applaudir.

— Parfait ! Vous avez bien compris. Maintenant qu'on a trouvé la formule, déterminons les heures de départ et d'arrivée pour l'appliquer. Question : quand voit-on que j'ai terminé mon livre ?

Depuis le début, ce sacré mot te gêne terriblement : livre. Écrire un livre. Souvent, quand tu attaques un texte, tu ne sais pas où il va te mener. Tu espères jusqu'au livre, mais c'est un tel parcours du combattant, que tu n'es pas sûr d'y arriver. Bien sûr, tout le monde croit que les écrivains écrivent des livres, ce qui n'est pas absolument

faux. Mais ce côté réglé comme du papier à musique est irritant. L'écrivain s'assoit à sa table, et paf, il te pond un bouquin, recta, comme la poule son œuf du matin ! Faux, archi faux ! Et tu as envie d'injecter quelques variables d'incertitude, dans cet inéluctable nickel ordonné, chacun à sa place, où les vaches sont toujours bien gardées. En outre, tu ne viens pas discuter avec les gosses dans leurs écoles, pour que leurs stéréotypes continuent de se faire du lard, et ça te démange de dégraisser la couche. Mais tu attends le moment propice, et, pour l'instant, tu t'attardes sur l'heure d'arrivée.

— Quand vous avez écrit FIN...

Réponse acceptable, qui, à la suite de quelques réglages, nous permet de déterminer rapidement les deux grandes fins d'un texte. La première, celle de l'auteur quand il pose son stylo : Ouf, terminé ! La seconde, celle du même auteur, quand, après avoir trouvé un éditeur – une paille ! – et apporté les modifications que celui-ci lui a demandées, ainsi que celles, spontanées, qu'il s'est imposées à froid, après relecture de son travail, il a achevé la correction des épreuves et donné son *bon à tirer*. Subsidiairement on peut encore ajouter cette ultime arrivée, pour montrer que dans ce métier, on n'en finit pas de finir, celle de l'auteur toujours, qui se rend compte une

fois le bouquin édité, qu'il reste des corrections non prises en compte et autres coquilles, et que son éditeur lui répond pour désamorcer sa mauvaise humeur, qu'on ajustera dès la réimpression, à condition toutefois qu'on épuise le premier tirage dans des délais qui en autorisent un second, faute de quoi tu peux te coller tes coquilles aux oreilles pour écouter la mer !

Lorsqu'on est d'accord sur les différentes fins d'un texte, déceler son commencement est beaucoup plus coriace. Si l'on veut vraiment remonter à la source, celle qui se perd dans les brumes de l'individu, il faut avancer à pas comptés. On attaque donc par un bout, avec cette cohérente proposition :

— Quand vous écrivez le premier mot.

— Pas mal, approuves-tu. Mais pensez un peu à vous. Quand la maîtresse vous donne un devoir d'expression écrite, est-ce que vous vous précipitez tout de suite sur vos cahiers pour vous mettre à gratter ?

— Ben non, on réfléchit d'abord.

— Est-ce qu'on peut se passer de réfléchir ou est-ce que c'est nécessaire ?

— Nécessaire !

— À la bonne heure ! approuves-tu avec empressement. Conclusion ?

— Ça y est ! s'écrient vingt-cinq doigts levés sur l'air de on-a-gagné ! Le vrai début c'est quand on réfléchit.

— Oui, mais à quoi ?

— Ben à ce qu'on va écrire !

— Et qu'est-ce que vous allez écrire ?

— Ben ce que la maîtresse nous a demandé !

— Et qu'est-ce qu'elle vous a demandé ? Ils hésitent.
« Euh !... » Allez, donnez-moi un exemple. Un sujet récent.

— Quand on est rentrés de la sortie nature, elle nous a demandé de faire un compte-rendu.

— Excellent sujet ! estimes-tu en adressant un clin d'œil à la maîtresse (que cela rassure un peu, parce que, même si elle te sent entièrement acquis à sa cause dans ton numéro de pédagogie avec ses élèves, tu restes, que tu le veuilles ou non, le *professionnel* de l'écriture.) Et comment vous y êtes-vous pris ?

— Ben on a réfléchi à ce qu'on avait vu.

— Et ensuite, vous avez pu écrire, c'est ça ? « Oui, oui, oui. » Hochements de têtes et sourires ! On est d'accord. Autre question, fondamentale, écoutez-la bien. Et tu poursuis en détachant les mots : « Auriez-vous pu réfléchir à votre sortie nature... si vous *n'aviez pas fait* de sortie nature ? »

Là, ils te regardent bizarre. Ils se jettent des coups

d'œil pour vérifier qu'ils ont bien entendu la même phrase que leurs voisins, se tournent vers la maîtresse avec l'air de lui suggérer d'appeler le SAMU. Certains pouffent déjà. Aussi, tu les remets vite sur la voie, pour que ta question loufoque ne dégénère pas en rigolade. C'est alors que deux ou trois rapides devinent enfin la relation écriture-vécu et l'expliquent au reste de la classe, en deux mots trois mouvements des mains et moulinets des bras. Mais c'est bien sûr ! Pour raconter la sortie nature, il faut d'abord avoir *vécu* cette expérience, sans quoi...

Ensuite, tu leur fais illustrer cette évidence avec d'autres sujets de textes, d'expressions écrites ou de rédactions, selon les habitudes de la classe, pour déduire enfin la loi générale incluse dans ce troisième commencement : AVANT D'ÉCRIRE, TU COMMENCERAS PAR VIVRE !

Te voilà d'équerre, et tu peux tranquillement développer, les renvoyer aux mouvements de leurs pensées, quand ils travaillent leur compte-rendu. Leur montrer qu'en réfléchissant, ils se transportent sur les lieux de leur sortie, s'y revoient : qui était leur voisin ? Qui marchait devant eux ? Le nid de mésange dans la barbe de l'animateur nature, le moment où la maîtresse s'est fâchée après Arthur qui faisait le pitre, le pivert qui les a fait sursauter en riant, etc...

Une foule de détails reviennent, qu'on brasse, qu'on rumine. On se fixe sur certains, insignifiants, on en oublie d'autres, et des sensations rappellent, des odeurs, des sentiments, des humeurs. À force de le réfléchir, cet après-midi collectif se transforme peu à peu en expérience personnelle, qui s'enrichit de souvenirs, se transforme, se déforme... On soutient avoir vu, entendu telle chose, tel bruit, alors que d'autres, croix de bois croix de fer, sont prêts à parier le contraire...

Et soudain c'est la crue. Une telle abondance qu'on ne sait plus par quel bout attaquer, alors que l'instant d'avant, on s'échait de ne pas trouver la moindre idée. Mince alors, on n'est pas sortis de l'auberge pour le coup !

Là, tu marques une pause. Tu veux en profiter pour montrer à ceux qui n'ont jamais d'idées, qu'ils ne les cherchent pas au bon endroit.

— Quand vous êtes en panne, revenez toujours à vous, leur expliques-tu gentiment. Vous êtes la source de tout. Quelque soit le texte que vous devez écrire, cherchez ce que vous avez déjà vécu de transposable, d'identique ou d'approchant. Utilisez-le. Rappelez-vous aussi vos colères, vos jalousies, vos envies, vos impatiences, vos joies, vos tristesses... Elles sont riches parce qu'elles sont

particulières, pleines de vous. Servez-vous-en pour habiter vos personnages. Vos idées sont dans votre mémoire. Ne la laissez pas dormir. Ayez toujours le réflexe d'aller farfouiller dans ce grenier. Ça nettoie les toiles d'araignées.

Puis tu ramènes les enfants à leur question fatale, qui attend toujours sa réponse : *Combien de temps mettez-vous pour ?* Et, en tenant compte que *l'heure d'arrivée* est donnée par la maîtresse qui ramasse les copies, tu leur fais calculer les durées, en fonction des trois *heures de départ*. La réponse variera peu avec les deux premières : *on commence quand on écrit, ou quand on réfléchit à ce qu'on va écrire*, mais avec la troisième : *à partir du moment où l'on vit l'événement que l'on rapporte*, la durée s'allongera considérablement. D'une demi-heure une heure, on passera dans le dernier cas à deux ou trois jours, voire une semaine, selon la date de la sortie !

Immanquablement les enfants rient d'un tel résultat. Trois jours pour écrire vingt lignes de compte rendu ! Quelle performance ! « C'est un peu tiré par les cheveux ! » te disent leurs bouches en cœur, et, à leur surprise se mêle l'impression d'avoir été manipulés. Pourtant, et ils en conviennent très facilement, vous n'avez fait que réfléchir en toute logique déductive.

Rendus à cette étape, vous avez bien avancé, mais

vous n'êtes pas encore au terminus. C'est pourquoi tu leur proposes un nouvel exemple :

— Supposons que demain, je me mette à écrire une histoire qui me demande un mois de travail, et que je m'inspire d'événements qui me sont arrivés il y a un an. Combien de temps m'aura-t-il réellement fallu pour l'écrire ?

C'est toujours surprenant de le constater, mais dès que les enfants ont assimilé cette étroite symbiose entre l'écrit et la vie, ils répondent sans hésiter :

— Un an et trois mois.

Ensuite, tu t'amuses à augmenter l'écart en remontant jusqu'à ton enfance, à ta naissance, pour leur faire comprendre qu'écrire implique si intimement toutes les expériences que nous avons accumulées dans notre réservoir de vie, que la seule réponse sincère et acceptable à leur question ingénue, ne peut qu'embrasser l'ensemble de la vie pour annoncer par exemple : « J'ai trente ans. J'ai publié dix livres. Il m'a fallu trente ans pour en venir à bout. » « J'ai soixante ans, et j'ai quarante livres à mon actif, qui sont le fruit de mes soixante années de vie ! » Et tu ajoutes que cette réponse vaut non seulement pour l'écriture, mais aussi pour toutes les formes de création, dans lesquelles l'artiste ou l'artisan, doit se jeter de toutes

ses forces, en faisant étincelle de ses plus fines perceptions, intuitions, connaissances, avec la maîtrise d'une pratique chaque jour plus polie et repolie, simplement... parce que sa vie en dépend !

Et les enfants acceptent cette vérité comme une évidence, parce qu'ils viennent justement de la situer en eux.

En revanche, quand tu racontes incidemment cet épisode à des adultes, il s'en trouve toujours un, dans le tas, pour te resservir la réponse de Picasso, avec un air narquois de t'as-pompé-sur-lui, mec ! À une question semblable, en effet, au sujet de je ne sais plus lequel de ses dessins, le peintre aurait répondu un truc du genre : « Vingt minutes et soixante-dix ans ! »

Sur le coup, tu as envie de le sabrer à la hussarde, ton donneur de références, en lui éructant à la face : « Oh ! tu m'as bien regardé ? Y'a pas écrit Picasso, là. Non, mais ! Pour qui tu me prends ! » Histoire de lui masser la matière cérébrale. Et puis tu te ravises, et tu lui fais comprendre que l'artiste, il pouvait tant qu'il voulait interloquer ses interlocuteurs par des réponses laconiques à la débrouille-toi pour comprendre, mais que toi, encore une fois, en charge du petit convoi d'intelligences que tu essaies d'escorter vers le progrès par d'autres voies que

celles du maître, tu as envie de voir tes minots explorer cette réponse dans leurs méandres intérieurs, au cœur de leurs expériences personnelles, afin qu'ils puissent l'assimiler comme un matériau de construction sensible, sans lequel toute connaissance est figée, artificielle de chez plaqué, intello-pédante, donc inutile, et que tu ne te rends pas dans les écoles pour y semer de la graine de futurs convives pour dîners en ville, grands consommateurs de citations qui les font paraître moins cons, mais pour aider les gosses à s'approprier leurs trésors, que tu fais grand cas de cette ambition, et que tu t'efforces d'être aussi sérieux que les enfants le sont, parce que tu n'es pas de ces humoristes libérés, confortablement calés sur leurs matelas de biftons, qui prennent tout à la déconnante, sous couvert de l'imprescriptible liberté du rire ! OK mec !

Jacques CASSABOIS

L'ART DE L'ENFANCE

manuscrit inédit

www.jacquescassabois.com